

Le Soir 26/4

« Wittgenstein Incorporated » au National Fabuleux acteur pour fabuleux philosophe !

Norman Malcolm, qui a assisté aux cours qu'il faisait à Cambridge, l'a décrit comme un professeur austère, pointilleux, ironique et irritable, toujours très simplement vêtu et qui parlait sans notes parce qu'il pensait que les mots qu'il lisait avaient un aspect cadavérique. On ne pouvait, affirmerait-il, l'entendre sans avoir l'impression de se trouver en face d'une personnalité remarquable. Cet homme remarquable, c'était Ludwig Wittgenstein, qui ne publia qu'un livre durant sa vie, le célèbre « Tractatus logico-philosophicus » dont on cite régulièrement le point d'orgue final : *Ca dont on ne peut parler, il faut le taire.*

Wittgenstein a présentement la faveur de nombreux intellectuels ou artistes branchés qui le récupèrent à qui mieux mieux pour lui faire dire à peu près n'importe quoi. Mais le penseur transcende sa légende. Wittgenstein, c'est toujours plus que Wittgenstein : une sorte de moderne Socrate, infatigable créateur d'apories (difficultés d'ordre logique), un Sphinx de la philosophie dont les énigmes souveraines plongent les petits Œdipe que nous sommes dans des abîmes de perplexité. Car nous pensions bien savoir ce que veut dire « penser », nous étions à peu près sûrs du sens des mots que nous utilisons quotidiennement. Et voilà que ce trouble-fête de l'esprit, ce pourfendeur de certitudes, ce douteur méthodique, qui n'était pourtant pas cartésien, nous pose des questions vitales auxquelles nous sommes incapables de répondre : qu'est-ce que penser et qu'est-ce que croire ? Qu'est-ce que savoir ? Qu'est-ce que le sens ?

Comment faire passer le personnage au théâtre sans trahir ses exigences ? Bien décidé à attirer l'attention sur un très inquiétant mode de penser, Peter Verbürgt a eu le génie de refuser les identifications faciles qui, justement, empêchent le spectateur de penser : la figure qu'il crée à partir des aphorismes de Wittgenstein et des témoignages que ses auditeurs ont laissés sur sa manière d'enseigner, occupe par rapport au philosophe autrichien une position comparable, sans être équivalente, à celle de Xénophon par rapport à Socrate. En d'autres termes, il joue sur scène les « Mémoires de Wittgenstein ».

Celui que nous entendons, ce

ne c'est quelqu'un qui décrit une pensée en action, une gestuelle pensante ; ce qui nous est suggéré par l'acteur, c'est la genèse d'une réflexion qui jamais ne s'élabore indépendamment du corps qui la porte ; ce qui fait l'objet du monologue, c'est autant le matériel philosophique que le lieu singulier dans lequel il a vu le jour et les réactions qu'il a suscitées auprès des assistants. Ainsi, mis à distance, objectif, réduit à l'état de fait observable, Wittgenstein ne nous est paradoxalement que plus proche, car le spectacle nous contraint à méditer comme lui, c'est-à-dire par dédoublement perpétuel, comme si nous nous regardions dans le miroir, en nous interrogeant sur nos processus de réflexion, sur les termes qui les désignent, bref, sur nos propres jeux de langage où notre « moi », ce « moi » dont nous sommes tous si fiers, est pris irrésistiblement.

C'est le fabuleux Johan Leysen qui, dirigé ascétiquement par Jan Ritsema dans un décor sans fioritures de Herman Sorgeloos, nous installe au cœur de l'improvisation du philosophe, qui la raconte comme s'il improvisait lui-même, hésitant, cherchant ses mots, se reprenant, s'excusant. On peut parler de « performance » au sens laudatif et au sens ethnologique (la prestation du conteur populaire). De l'interrogation sur Wittgenstein, nous sommes tout naturellement amenés à une interrogation sur l'art dramatique lui-même, sur le type de communication qu'il instaure. La « réflexivité » à ce point-là, c'est proprement vertigineux, déstabilisant ! « Wittgenstein Incorporated » : le titre du spectacle laisse entendre une transsubstantiation magique. L'interprétation de Johan Leysen fascine comme un subtil morceau de musique : au vrai, ne s'agit-il pas d'« impromptus » ?

Après avoir, dans sa version néerlandaise, suscité l'enthousiasme en Flandre et aux Pays-Bas, « Wittgenstein Incorporated » a été applaudi à Avignon et à Paris, dans l'excellente traduction de Frans de Haes. Nul doute qu'il passionne, au Théâtre national, un autre public, prêt, à son tour, à l'exercice philosophique par excellence : la reconnaissance du peu de fondement de ses croyances.

NICHEL GRODENT

Au Théâtre national (petite salle), jusqu'au 4 mai, à 20 h 30. Production du Kraitheater.

« Wittgenstein Incorporated ».

De la vie, en somme !

Seul sur scène, un homme pense. Ce pourrait être ennuyeux ou abstrait. C'est surprenant et remarquable.



Un homme seul (Johan Leysen).

Le titre est en anglais. La réalisation, sous l'égide du Kaaitheater, est flamande. La pièce, à un seul personnage - mais quel superbe comédien pour le restituer - parle beaucoup. Elle ne fait même que cela et, au Théâtre National où elle est actuellement en accueil dans la petite salle, elle parle bien évidemment en français.

Monologue donc, « Wittgenstein Incorporated » est axé autour de la personnalité du philosophe d'origine autrichienne, Ludwig Wittgenstein. En réalité, la pièce n'est pas sur lui, mais sur la manière dont la pensée évolue en lui. Ce ne sont pas ses théories qui constituent la trame du spectacle. Ce qui retient véritablement l'attention, ici, c'est le travail de la pensée. Le flux. Le reflux. Les doutes. L'obstination. Les tensions. Les hésitations. Les écueils sur lesquels elle bute. Et, en ce sens, il nous apparaît que « Wittgenstein Incorporated » est une pièce, non seulement sur la recherche intellectuelle, mais sur toute activité de création ou sur toute démarche du corps ou de l'esprit vers un but à atteindre.

LIBREMENT. Sans doute, Wittgenstein n'était-il pas un professeur de philosophie com-

passé, parfois largué, particulièrement dans la deuxième partie de ses interrogations. La pièce elle-même nous en excuse : « On est toujours présent quoique incapable d'accompagner Wittgenstein dans ses raisonnements ». L'intérêt, en fait, est ailleurs. L'intérêt, c'est d'assister, comme si c'était vrai, à un moment très intense - très douloureux, très grave aussi - de la vie. De la vie d'un homme qui cherche. C'est-à-dire, en définitive, de la vie humaine tout court.

AUDACE ET EXPLOIT. Ce qui nous permet de nous attacher à cette pièce - qui, on l'aura compris, n'est pas une comédie farfelue - c'est l'originalité de sa conception. Tout nous y est décrit. Les meubles qui entourent Wittgenstein. La lumière. Ses gestes. Ses silences. L'intérêt et les réactions de son auditoire. Un commentaire direct cerne chacune de ses interventions. La scène est presque déserte. Une chaise, un paravent. On y voit tout et tout le monde. Le temps assez long de ce spectacle singulier, qui est un modèle du genre, passe fina-

lement et contrairement à toute attente, très vite.

Il faut dire que Peter Verburgt qui a eu l'audace d'imaginer un texte de cette sobriété et de cette intensité et Jan Ritsema qui l'a porté à la scène avec une limpidité méticuleuse trouvent en Johan Leysen un répondant étonnant. Il fait tout. Il dit tout. Il vit tout. Seul et sans filet. Rien pour l'aider. Juste la voix, l'expression du visage et une chaleur communicative évidente. Simple comme si ce n'était pas joué. A la fois retenu à l'intérieur de lui-même et ouvert sur l'extérieur. Clair et précis. On est suspendu à ses lèvres, non seulement parce qu'il accomplit l'exploit exceptionnel de tenir le coup de ce texte de près de deux heures et demie qui n'est pas un cadeau pour la mémoire, mais parce qu'il réussit, d'un bout à l'autre, à nous y river. C'est fascinant et tout à fait remarquable.

Monique VERDUSSEN.

Théâtre National. A 20 h 30. Fin du spectacle : 23 h 15.

THEATRE

Création en langue française de Wittgenstein Incorporated **Monologue et chambres d'écho**

Une mise en condition de la pensée d'un philosophe et du jeu de l'acteur.

Mise en déroutement des certitudes et du jargon qui généralement les accompagne... Wittgenstein, philosophe autrichien (1889-1951) peu conventionnel et même paradoxal pour un penseur universitaire, en a troublé plus d'un. Peu connu du public, en particulier francophone, il est soudain devenu à la mode. Nouveau paradoxe: Wittgenstein n'a cessé de vilipender le phénomène de la séduction, comme nous l'apprend Jacques Bouveresse dans *La Rime et la Raison*, où on lit: «La philosophie est, du point de vue de Wittgenstein, une entreprise purement négative: elle se réduit à une sorte de lutte permanente, et jamais assurée d'aucune victoire sûre, contre la fascination dangereuse exercée par un certain nombre de mots magiques, de formules rituelles, d'explications et de théories qui ne reposent sur rien d'autre que l'empressement du plus grand nombre à les accepter et à les défendre.» Attention donc, un mot peut en cacher un autre, tout comme il peut dissimuler un vide, soigneusement camouflé.

La démarche de Wittgenstein, son honnêteté, son goût pour la simplicité extrême ont inspiré l'auteur néerlandophone Peter Verbugt. Se basant sur des notes prises au séminaire du philosophe, il a écrit un monologue de et sur Wittgenstein. Mais, davantage que le propos, ce sont les conditions et le déroulement de la réflexion du professeur, qui ont retenu l'intérêt de Verbugt et séduit le metteur en scène Jan Ritsema. Peter Verbugt songeait à une dramatique télé en écrivant sa pièce. Elle comporte d'importantes annotations et directives (didascalies) pointues, précises et qui, à elles seules, constituent un corps de texte. Le metteur en scène a donc eu l'idée de demander à son interprète, Johan Leysen, de les dire au même titre que le monologue. «Cela correspondait pleinement avec les procédés de Wittgenstein qui avait coutume d'uti-



Johan Leysen, ivre de dire tout le texte, rien que le texte, didascalies comprises...

liser ses cours comme espace de raisonnement. Les pensées ne s'y construisaient pas, nous dit Jan Ritsema, ne s'y démontraient pas, mais se dévidaient en temps réel. Il n'élaborait pas ses raisonnements à partir de constructions préméditées mais bien au départ des circonstances.»

WITTGENSTEIN ET THOMAS BERNHARD

Le comédien Johan Leysen fait donc écho au cheminement de ce qui se passe dans la tête du philosophe, aux réactions de l'auditoire, aux indications de mise en scène et au processus préparatoire à l'émergence de la pensée tout autant qu'à la démarche de son propre jeu d'acteur. Oubliant les systèmes de raisonnement et d'apprentissage, ce one-man-show (que nous n'avons pas encore vu) rend hommage à la démarche du philosophe jusque et y

compris dans la forme. Ludwig Wittgenstein a inspiré Peter Verbugt pour cette première pièce de théâtre: comme il avait déjà souvent servi de matière littéraire à Thomas Bernhard. L'un et l'autre ont phagocyté le penseur, pour nous le restituer par transfert. Non sans clin d'œil d'ailleurs chez Thomas Bernhard, qui écrit dans *Le Neveu de Wittgenstein*: «Le nom de Wittgenstein garantissait un haut niveau, et même le plus haut.» Dans son remarquable ouvrage sur cet autre Autrichien, Chantal Thomas note la similitude entre Thomas Bernhard et le philosophe. Bouffés de solitude et d'angoisse de mort, aussi tâtilions l'un que l'autre sur le langage et ses masques, quittant volontiers leur Autriche natale, fût-ce pour s'exiler dans une pièce intime, anonyme et y échafauder une pensée rigoureuse, à l'image du lieu.

«Vous n'êtes ni amateur de philoso-

phie ni de théâtre? Cette pièce est pour vous», prévient le metteur en scène Ritsema. Car tout y est simple et clair, en développement. «La pensée de Wittgenstein, écrit encore Jacques Bouveresse, oriente son effort contre tout ce qu'il peut y avoir de prestigieux et d'ensorcelant dans certaines productions de l'intellect.»

Résister ou se taire! «Elever un édifice ne m'intéresse pas, disait Wittgenstein. Ce qui m'intéresse est d'avoir devant moi, transparents, les fondements des édifices possibles.» La première phrase de son livre *Tractatus logico-philosophicus* dit ceci: «Le monde est ce qui arrive. Le monde est la totalité des faits, non des choses», et il conclut sa dernière ligne par «ce dont on ne peut pas parler, il faut le taire».

Wittgenstein Incorporated est une production de Kaaitheater, créée il y a deux ans en néerlandais. Le spectacle fut joué cet été en Avignon dans sa version française par Johan Leysen, comédien bilingue que le public francophone connaît pour l'avoir vu au Théâtre National dans *Pravda* en 86 et au cinéma dans les films de Marion Hansen, André Delvaux, Jean-Luc Godard. Dans *Wittgenstein Incorporated*, il est l'homme qui essaye de rapprocher le point de vue de celui qui sait et de celui qui croit, du croyant et du non-croyant, deux logiques opposées aux termes parfois étrangement similaires et pourtant au malentendu. Si on ne peut entrer dans le système de l'autre, à quoi bon discuter. Mais l'on peut peut-être en créer un nouveau terrain vierge, de rencontre. Dans un tout autre esprit, la scène du Théâtre National incarne cet espace puisqu'elle accueille le Kaaitheater, formidable creuset néerlandophone de création (d'où sortent notamment les productions d'Anne Teresa De Keersmaeker) et de programmation de compagnies étrangères de haute qualité. Le Kaaitheater qui, lui, n'a toujours pas de salle de spectacles à lui...

Sophie CREUZ

Dans la version française de *Franz de Haer* et le décor de Herman Sorgeloos, dans la petite salle du Théâtre National du 23 au 27 avril et du 30 avril au 4 mai à 20 h 30. Tél. 021217 03 03.

ents
Mais
pré-
usso,
relle,
rien
r les
n ne
parce

sortir de la guerre sans considérer le poids effectif du parti dans la résistance et le martyre des « 75000 fusillés », comme on disait à l'époque. Cela, le film n'y fait pas même allusion. « Les communistes ont quand même contribué à libérer la France ! », s'indigne le sénateur Lederman.

Enfin, l'ultime critique tient à la noire vision de l'homme censée être développée par Berri. « Le moins que l'on puisse dire, euphémise Jean-Pierre Rioux, c'est qu'il y a un certain optimisme de la période qui n'apparaît pas tellement. » Les hommes, martelle le scénariste, sont lâches, menteurs, hypocrites. Lucie Aubrac, effondrée de tant de misanthropie : « Nous n'étions quand même pas tous comme ça. Il y avait aussi des bons parmi nous ! » Et Rouso : « L'adaptation de Marcel Aymé est peut-être trop fidèle. A l'époque, c'était une œuvre de combat polémique. Mais aujourd'hui, on ne sait vraiment pas où Berri veut en venir. »

François REYNAERT

Sombres à l'écran

19-1945, plus de deux cents françaises. Inventaire.

rmés
me
il de
ules
ntel-
lent.
plus
pro-
très
s pé-
rent
a re-
(1),
nent

période comme la *Vache et la prisonnier* de Verneuil (1959) ou la *Grande Vadrouille* d'Oury (1966).

Mais la vraie bombe, le tournant marquant, vient avec le *Chagrin et la pitié* (1971), de Marcel Ophüls, Harris et Sedouy, véritable tremblement de terre dans la filmographie sur l'époque : ce film documentaire tente de faire tomber les mythes et dévoile la réalité plus prosaïque de la France de Vichy. Dans le sillon du *Chagrin*, quelques films très durs sur l'attitude des Français pendant l'Occupation s'engouffrent, comme *Section spéciale* de Costa-Gavras. *Lacombe Lucien*, de Malle (1974), fait du remous parce qu'il montre un adolescent qui finira, *par indifférence*, par s'engager dans la police allemande après avoir tenté d'entrer dans la Résistance.

Le *Dernier Métro* (1980) marque un autre tournant. Pour la première fois, ce film est considéré non comme « un film sur l'Occupation » mais simplement comme « un film de Truffaut ». Le sujet, l'Occupation, se banalise. *Papy fait de la Résistance*, enfin (1982), tout iconoclaste qu'il est, est pris pour ce qu'il est : une farce. Et personne, déjà, ne songeait plus à en faire un scandale.

F.R.

(1) Réédité en mai 1990 en Point Seuil. 415 pp., 43 F.

TRACTATUS

Wittgenstein, la pensée au corps

Seul en scène, l'acteur Johan Leysen dit les mots du philosophe, répond aux questions, comme s'il inventait lui-même cette pensée. « Wittgenstein Incorporated », une performance mise en scène à Saint-Denis.

Deux heures trente de cours de philosophie. Avec une courte récréation. Sans fioritures : « Ce dont on ne peut parler, il faut le taire », écrivait Ludwig Wittgenstein en conclusion de son *Tractatus logico-philosophicus*, terminé en novembre 1918. Un principe dont le philosophe viennois — né en 1889, mort à Cambridge en 1951 —, n'allait pas s'écarter : son dernier ouvrage s'intitulait *De la certitude*.

« Ce dont on ne peut parler », on peut peut-être le montrer. C'est du moins l'hypothèse de Peter Verburgt, journaliste belge flamand, auteur de ce *Wittgenstein Incorporated*. Une pièce construite à partir de notes prises par deux assistants du philosophe durant ses cours à Cambridge. Une pièce, ou plus exactement un scénario, pour la télévision : en plus des monologues de Wittgenstein et des dialogues avec les auditeurs de son cours, on y trouve un *storyboard* complet : instructions de jeu et de tournage. Avec tous les détails nécessaires : la sueur sur le front du professeur, la serviette avec laquelle il s'essuie — « il se sèche en pensant » —, ou ces pétales de géranium qu'il a pour coutume de ramasser et de malaxer pendant qu'il parle. Sans compter la description des lieux — la salle de cours, la chambre attenante — et les indications sur l'état émotionnel des différents intervenants.

De tout cela, le metteur en scène Jan Ritsema s'est emparé pour créer avec le comédien Johan Leysen un spectacle exemplaire. Au lieu de se servir de ces multiples didascalies pour sa mise en scène, il les a conservées comme partie intégrante du texte de la pièce.

L'acteur Johan Leysen, seul en scène avec une scénographie minimale — une chaise, un fauteuil —, dit donc tout à la fois les mots de Wittgenstein, ceux des différents intervenants et les commentaires indiquant comment et dans quelles circonstances ils sont prononcés. En cassant ainsi avec la production linéaire du discours, l'acteur parvient à donner aux spectateurs la sensation d'une pensée réellement en construction, où la réflexion est inséparable du milieu physique où elle s'exerce. Une pensée qui ne se perd jamais en route mais dont le fil passe par la fenêtre, le vol d'une mouche, le regard d'un collègue. Une pensée où la flânerie est la condition de l'exi-

gence. « L'unité, l'art du suspense ne sont pas du tout en accord avec son type de pensée », dit le texte ; « Une idée m'a coupé la parole », renchérit le professeur.

Avec ces perpétuels allers-retours entre le « je » et le « il », l'acteur Johan Leysen réussit une incroyable performance. D'autant que, après avoir créé le spectacle en flamand, il a tenu à le reprendre en français, qu'il parle parfaitement mais qui n'est pas sa langue maternelle. Il a la voix grave, les yeux clairs, un don de regard et de chaleur. Les quelques hésitations qu'il a, dans

le texte ou dans la prononciation des mots, approfondissent l'écoute : comme si les petits écueils de la langue — que devait aussi rencontrer Wittgenstein en anglais — étaient partie prenante de cette intelligence en spectacle.

R.S.

Théâtre Gérard-Philipe, Saint-Denis (4243 17 17), 20h30 (sauf dimanche et lundi), jusqu'au 19 décembre.
Sur *Wittgenstein*, voir en particulier Libération des 17 octobre 1986, 26 septembre 1987, 9 février 1989 et 28 décembre 1989.

DÉCEMBRE

90

Concerts Radio France

Prestige de la Musique

Vendredi 14 - 20 h 30

Salle Pleyel

Bruckner

Soprano : Julia Faulkner

Alto : Pietra Malakova

Ténor : Kenneth Garrison

Basse : Ivan Urbas

Chœur de Radio France

Orchestre Philharmonique de Radio France

Direction : Marek Janowski

Le salon romantique

CHEFS-D'ŒUVRE DE L'ALTO

Samedi 15 - 15 h

Théâtre des Champs-Élysées

Bloch - Hindemith

Schumann - Schubert - Brahms

Alto : Tabea Zimmermann

Piano : Hartmut Höll

Nouveaux interprètes

Salle Gaveau

Dimanche 16 - 10 h 45 ; à 12 h :

brunch et rencontre avec les artistes

Messiaen - Bartok

Piano : Nicolas Angelich

et Roger Muraro

Percussion : Philippe Poncet

et Lionel Postollec

De vive voix

Mardi 18 - 20 h 30

Studio 103 de Radio France

C. Lejeune - Messiaen

Xénakis - Levaillant

Ensemble vocal

du Chœur de Radio France

Direction : Roland Hayrabédian

ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE RADIO FRANCE

Mercredi 19 - 20 h 30

Opéra de Paris-Bastille

Martini - Stravinsky

Alto : Joseph Suk

Direction : Marek Janowski

ORCHESTRE NATIONAL DE FRANCE

Jeudi 20 - 20 h 30

Théâtre des Champs-Élysées

L'amérique en fête

Copland - Ives

Bernstein - Gershwin

Direction : David Zinman

ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE RADIO FRANCE

Samedi 22 - 20 h 30

Opéra de Paris-Bastille

Suppé - Saint-Saëns - Prokofiev

Récitant : Julien Clerc

Piano : Güther et Süher Pekinel

Direction : Marek Janowski

ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE RADIO FRANCE

Dimanche 23 - 11 h

Théâtre des Champs-Élysées

Suppé - Prokofiev

Récitant : Julien Clerc

Direction : Marek Janowski

LOCATION

RADIO FRANCE 42 30 23 08

Salle GAVEAU 49 53 05 07

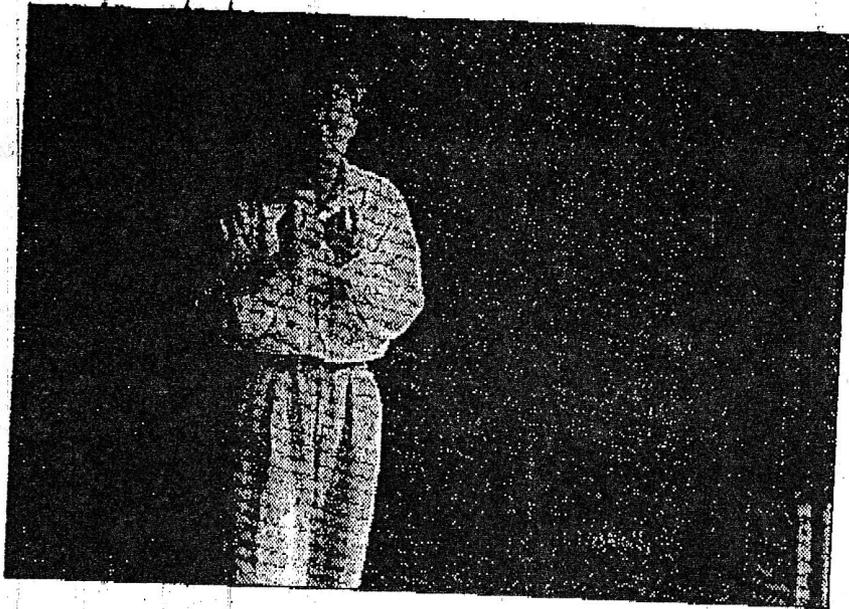
SALLE PLEYEL 45 63 88 73

TH. des CHAMPS-ÉLYSÉES 47 20 36 37

Opéra BASTILLE 40 01 16 16

LIBERTES

13 avril 1991



© Mark Biscoe

WITTGENSTEIN (JUST) INCORPORATED

Après avoir joué son spectacle pendant deux saisons en néerlandais, Johan Leysen s'est attaché à le livrer en version française; d'abord à Avignon l'été dernier, puis au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis (près de Paris), à l'automne. Il le présente cette fois au Théâtre National (*), peut-être la dernière étape d'une production exceptionnelle qui trouve justement son rayonnement dans sa rareté.

Peter Verburg, l'auteur du texte, initialement destiné à la télévision - l'émission n'a jamais été réalisée - parle en termes de sculpture: "C'est le fait de trancher qui l'importe. Il faut pouvoir supporter de ne rien constituer, mais bien au contraire de supprimer toujours davantage." Mouvement vers l'essentiel proche de la démarche philosophique de Wittgenstein Incorporated. "Purification, rigueur" sont les deux mots que Verburg emploie d'ailleurs pour qualifier celle-ci. Jan Ritsema, le metteur en scène, s'en est manifestement inspiré.

Pas question, dans ce spectacle, que la scène illustre le propos, en l'occurrence des notes prises par des élèves du philosophe lors de conférences à Oxford et que Peter

Verburg a "recomposées". Dans une scénographie sobre, éclairée d'un plein feu quasi permanent, Johan Leysen est seul avec ce texte qu'il profère d'une voix à peine modulée pendant près de trois heures (entrecoupées de deux pauses).

Les mots sont ceux de Wittgenstein mais aussi des dialectales jonchant le synopsis télévisuel; Indications de décors, de cadrages, mouvements de caméra... Sans jouer l'illusion d'une incarnation bien dérisoire, le comédien navigue sans cesse entre le "il-je" du philosophe, le "on" de l'assemblée (public présent dans la salle et assistance supposée lors de ces "cours" bien particuliers) et le "moi" d'un porte-parole dont le grand corps s'esquive lorsque l'un ou l'autre protagoniste entre en jeu.

PHILOSOPHIE ET THEATRE

C'est en fait le processus même de la création dramatique que nous avons sous les yeux. L'acteur et le metteur en scène terriblement soucieux de ne pas tomber dans les clichés et les "ficelles", ont opté pour une forme proche de l'improvisation. Bien

sûr, tous les gestes et inflexions ont été travaillés, choisis, mais Johan Leysen se laisse la liberté de l'étonnement chaque soir, sur chaque mot. Et, de même que Wittgenstein se plaisait à laisser se dérouler sans contrainte le fil de sa pensée, de même l'acteur voit naître, au même instant que nous, la résonance que le texte provoque en lui et son écho sur la scène.

Questionnant le processus dramatique, le bousculant même, cette production essentiellement basée sur le verbe et sa puissance d'évocation permet, dans un mouvement maieutique, à la pensée de prendre souffle. Les rares gestes de Johan Leysen évoquent souvent, indigent (des gens, des lieux, des intensités) mais n'illustrent jamais ce texte qui commence par "Représentez-vous". Ici, ce n'est pas le théâtre qui représente mais c'est au public à le faire. L'acteur, comme il se définit lui-même, n'est qu'un "porte-parole" dont les mains, superbes, se muent en décors, en sons, en personnages.

Floriane GABER
et Michel DELON
Au Théâtre National, Centre Rogier - 1210 Bruxelles. Du 23 au 27 avril. A 20 h 30. Réservations: (02) 217 03 03.

Post-It Note 3M No 7660

TELEFAX

DATE: 18/4/91

NANTAL PAG / NBR PAGES: 2

VAN/FROM/DE: GREEK AMMEL

BETR./SUBJ./CONC: LILIANE VERNEMEN (Th. Nat)

WITTGENSTEIN INC.

« Wittgenstein Incorporated ».

De la vie, en somme !

Seul sur scène, un homme pense. Ce pourrait être ennuyeux ou abstrait. C'est surprenant et remarquable.



Un homme seul (Johan Leysen).

Le titre est en anglais. La réalisation, sous l'égide du Kaaithheater, est flamande. La pièce, à un seul personnage - mais quel superbe comédien pour le restituer - parle beaucoup. Elle ne fait même que cela et, au Théâtre National où elle est actuellement en accueil dans la petite salle, elle parle bien évidemment en français.

Monologue donc, « Wittgenstein Incorporated » est axé autour de la personnalité du philosophe d'origine autrichienne, Ludwig Wittgenstein. En réalité, la pièce n'est pas sur lui, mais sur la manière dont la pensée évolue en lui. Ce ne sont pas ses théories qui constituent le trame du spectacle. Ce qui retient véritablement l'attention, ici, c'est le travail de la pensée. Le flux. Le reflux. Les doutes. L'obstination. Les tensions. Les hésitations. Les écueils sur lesquels elle bute. Et, en ce sens, il nous apparaît que « Wittgenstein Incorporated » est une pièce, non seulement sur la recherche intellectuelle, mais sur toute activité de création ou sur toute démarche du corps ou de l'esprit vers un but à atteindre.

LIBREMENT. Sans doute, Wittgenstein n'était-il pas un professeur de philosophie com-

passé, parfois largué, particulièrement dans la deuxième partie de ses interrogations. La pièce elle-même nous en excuse : « On est toujours présent quoique incapable d'accompagner Wittgenstein dans ses raisonnements ». L'intérêt, en fait, est ailleurs. L'intérêt, c'est d'assister, comme si c'était vrai, à un moment très intense - très douloureux, très grave aussi - de la vie. De la vie d'un homme qui cherche. C'est-à-dire, en définitive, de la vie humaine tout court.

AUDACE ET EXPLOIT. Ce qui nous permet de nous attacher à cette pièce - qui, on l'aura compris, n'est pas une comédie farfelue - c'est l'originalité de sa conception. Tout nous y est décrit. Les meubles qui entourent Wittgenstein. La lumière. Ses gestes. Ses silences. L'intérêt et les réactions de son auditoire. Un commentaire direct cerne chacune de ses interventions. La scène est presque déserte. Une chaise, un paravent. On y voit tout et tout le monde. Le temps assez long de ce spectacle singulier, qui est un modèle du genre, passe fina-

lement et contrairement à toute attente, très vite.

Il faut dire que Peter Verburgt qui a eu l'audace d'imaginer un texte de cette sobriété et de cette intensité et Jan Ritsema qui l'a porté à la scène avec une limpidité méticuleuse trouvent en Johan Leysen un répondant étonnant. Il fait tout. Il dit tout. Il vit tout. Seul et sans filet. Rien pour l'aider. Juste la voix, l'expression du visage et une chaleur communicative évidente. Simple comme si ce n'était pas joué. A la fois retenu à l'intérieur de lui-même et ouvert sur l'extérieur. Clair et précis. On est suspendu à ses lèvres, non seulement parce qu'il accomplit l'exploit exceptionnel de tenir le coup de ce texte de près de deux heures et demie qui n'est pas un cadeau pour la mémoire, mais parce qu'il réussit, d'un bout à l'autre, à nous y river. C'est fascinant et tout à fait remarquable.

Monique VERDUSSEN.

Théâtre National. A 20 h 30. Fin du spectacle : 23 h 15.

WITTGENSTEIN INCORPORATED

de Peter Verburgt

Peter Verburgt (Zutphen, 1957), après des études de politicologie et de philosophie, entame une carrière de journaliste et consacre plusieurs reportages à l'Europe de l'Est. Sa première oeuvre, "Wittgenstein Incorporated", est à l'origine un scénario de télévision. Elle est créée sous sa forme dramatique en 1989. Une deuxième pièce, Nadag, a été créée en 1990.

SYNOPSIS

Basée sur des notes prises pendant trois cours donnés par Wittgenstein à Cambridge, la pièce démonte le processus de pensée du philosophe, qui se nourrit tout à la fois de réflexions, d'hésitations, d'observations en apparence futiles et des réactions de son auditoire.

Mise en scène: Jan Ritsema - Adaptation: Frans de Haes - Décor: Herman Sorgeloos
Dramaturgie: Marianne Van Kerkhoven - Technique: Wilfried Van Dijk - Interprétation: Johan Leysen

Une production du Kaaitheater.

PETITE SALLE DU 23 AVRIL AU 4 MAI 1991



*Edité chez au Cent des Arts
Photo: Robert Dusseneu*

GENESE D'UNE OEUVRE

Tout débuta lorsque Johan Leysen alla trouver le metteur en scène hollandais Jan Ritsema avec une vague idée de spectacle. "Je voulais faire quelque chose dans lequel je montrerais les grincements du cerveau. J'avais toujours réussi à faire passer au théâtre ce que je sentais. Mais je cherchais en fait une pièce qui ait trait à la pensée." Leysen cita Wittgenstein et Jan Ritsema se souvint alors qu'il avait dans ses tiroirs un texte sur le philosophe autrichien.

Conçu à l'origine comme script de télévision, Wittgenstein Incorporated prenait pour point de départ, non pas les rares écrits du penseur, mais des notes prises par ses élèves lors de cours qu'il donna à Cambridge. En outre, l'auteur, Peter Verburgt, avait tenté d'"incarner" ses propres sentiments dans l'univers de la pensée de Wittgenstein.

Le manuscrit portait à droite les paroles et pensées de Wittgenstein, à gauche une série de didascalies, mouvements de caméras, détails sur le décor et notes sur le comportement de Wittgenstein et de ses auditeurs pendant ces trois cours.

Très vite, Leysen et Ritsema eurent le sentiment que les notes devaient faire partie de la pièce. "Elles sont écrites avec tant d'attention et d'amour que cela en devient presque émouvant. Mais surtout, elles montrent clairement comment Wittgenstein se mettait dans un état déterminé pour philosopher. On ne peut pas dissocier sa tactique de pensée des circonstances et des humeurs dans lesquelles il se trouvait. Sa stratégie philosophique devient donc plus évidente lorsqu'on entend ces commentaires."

De là naquit la version théâtrale de Wittgenstein Incorporated, amalgame inédit de texte proprement dit et de notes préparatoires à une mise en scène. Un va-et-vient perpétuel entre l'observateur et l'observé, le maître et l'élève, la philosophie et le théâtre. Le spectacle dégage un immense pouvoir de fascination, appelant le spectateur à une participation active de la concentration et de l'imagination.

Un an après sa création néerlandaise, Johan Leysen présenta la version française au Festival d'Avignon 1990.

"Tout a encore gagné en clarté grâce à l'apport de la langue française. Déjà en néerlandais, le personnage que j'incarnais transmettait des informations données, c'était un porte-parole, un "traducteur". L'introduction d'une autre langue - donc d'une difficulté supplémentaire - nécessite une plus grande concentration qui débouche sur une plus grande clarté.

"La musicalité du texte français est très différente. En néerlandais, j'ai été capable à un certain moment de saisir la musique de la langue. En même temps, cela constitue aussi un danger. La langue, et certains moments qui expriment un climat très net, vous invitent à créer une certaine ambiance.

"En français, c'est un luxe que je n'ose pas encore me permettre. Je reste détaché vis-à-vis du texte, et même si je sens qu'il contient des passages d'une grande musicalité, pour le moment, je ne vais pas encore l'exploiter. Parfois, la musicalité d'un texte peut vous influencer au point de vous éloigner du contenu."

Mais ce passage à une autre langue ne signifie-t-il pas également une plus grande adéquation à la situation de Wittgenstein qui, à Cambridge, ne s'exprimait pas dans sa langue maternelle ?

“Ce dont
on ne
peut
parler...”

WITTGENSTEIN
TEL QU'EN LUI-MEME

LUDWIG WITTGENSTEIN NAIT A VIENNE EN 1889, DANS UN MILIEU TRES AISE. TOUT JEUNE, IL COTOIE LES PLUS GRANDS NOMS DE L'AVANT-GARDE ARTISTIQUE VIENNOISE. GUSTAV MAHLER, GUSTAV KLIMT OU ENCORE LE JEUNE PABLO CASALS SONT DES HABITUES DE LA MAISON FAMILIALE.

DES ETUDES TECHNIQUES LE MENENT EN ANGLETERRE OU, EN 1911, IL S'INSCRIT AUX COURS DE LOGIQUE MATHÉMATIQUE DE BERTRAND RUSSELL, A CAMBRIDGE. IL Y FAIT LA CONNAISSANCE D'UN AUTRE PHILOSOPHE, G.E. MOORE, AVEC QUI IL SE LIE D'AMITIE.

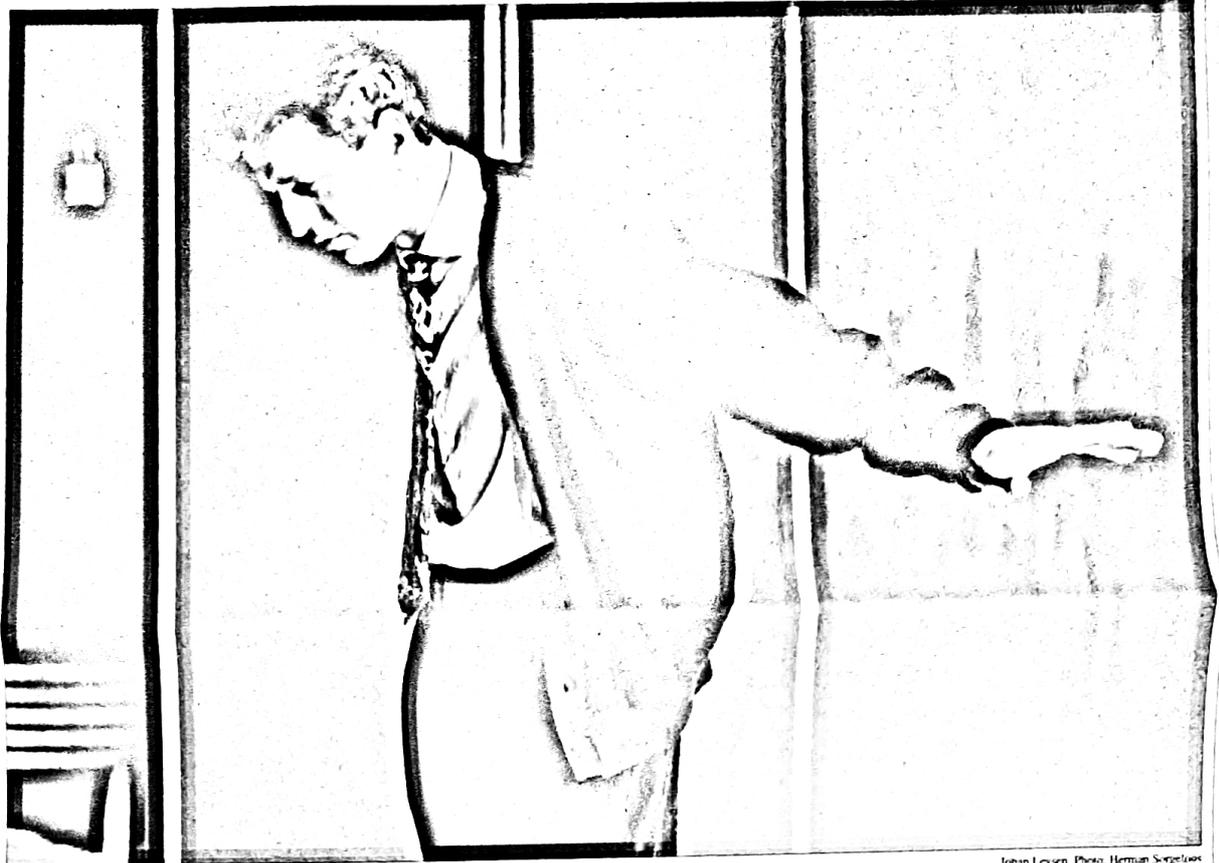
LA MORT DE SON PERE, EN 1913, LE PLONGE DANS UNE GRAVE CRISE EXISTENTIELLE. WITTGENSTEIN S'ENFERME DANS UNE CABANE EN NORVEGE ET ECRIT CE QUI DEVIENDRA PLUS TARD SON GRAND OEUVRE, LE TRACTATUS LOGICO-PHILOSOPHICUS.

APRES LA GUERRE, DESESPERANT DE TROUVER UN EDEITEUR POUR SON OUVRAGE, IL ENTAME UNE CARRIERE D'INSTITUTEUR DE VILLAGE. IL RENOUVE ENFIN AVEC LA PHILOSOPHIE EN 1929. IL PASSE SON DOCTORAT A CAMBRIDGE ET COMMENCE A Y DONNER DES COURS.

DEvenu citoyen britannique apres l'ANNSCHLUSS, WITTGENSTEIN OCCUPE DES 1939 LA CHAIRE DE MOORE A CAMBRIDGE. IL SUCCOMBE A UN CANCER EN 1951.

...il faut
le taire.”

L.Wittgenstein,
Tractatus Logico-Philosophicus



Johan Leysen. Photo Herman Sörgeloes

LA PHILOSOPHIE N'EST PAS A PROPRIEMENT parler une explication du monde: elle n'appartient pas à l'histoire de la philosophie, mais à l'histoire d'un homme qui cherche à faire le point. C'est une forme. Les problèmes que l'esprit se pose à lui-même s'appellent solutions quand on trouve leur place dans un ensemble organisé. Ce qui nous touche chez Wittgenstein, c'est que cette forme si précise ait aussi la saveur de la poésie.

LE TRAITE.

L'écriture de Wittgenstein procède par courtes saccades. Et c'est une nécessité. Cela ne tient pas à une façon de penser fragmentaire, mais à sa méthode propre, qui consiste à n'avancer que pas à pas. Chacune de ses idées fonde la suivante, en définit l'ordre et l'urgence, et le lecteur, en suivant ces jalons scrupuleux, découvre peu à peu la rigueur de l'ensemble.

On ne picore pas dans le Tractatus Logico-philosophicus, au hasard des pages. Ce n'est pas un recueil d'aphorismes, comme celui de La Rochefoucauld, par exemple. L'architecture de cet ouvrage, la façon dont la pensée se bouillonne peu à peu, et jusqu'au système de numérotation des énoncés, tout relève de la raison mathématique. De postulat en postulat, d'idées simples en idées plurielles, on progresse vers la lumière. Les blancs entre les paragraphes ne marquent aucune interruption du sens. Comme un ingénieur ferroviaire, Wittgenstein jette des rails sur les terres inconnues. L'espace entre les travées n'a pas de signification directe: ce qui compte c'est d'avancer.

Le nom de certains créateurs compte deux fois: comme auteurs de leur oeuvre et comme figures exemplaires dans le domaine qu'ils ont choisi. Einstein est un modèle, même et surtout pour ceux qui n'entendent rien à la physique. Rimbaud est la pure idée du poète en action. De même Wittgenstein représente à merveille le héros philosophique par excellence: entre son premier livre écrit dans les tranchées et le dernier arraché à la mort, tout en lui est austère et tourné vers le savoir.

L'AUTEUR.

Le corps purtain de Wittgenstein (qui ne fumait pas, qui ne pratiquait pas l'amour) dont la fragilité était grande et qui n'a

MONSIEUR
W
AU
THEATRE.

pas fait de très vieux os, s'appliquait tout entier à trouver des points de stabilité. Chaque énoncé justifié, chaque proposition intégrée à la précédente lui fait franchir une longueur de plus: il se rapproche de la certitude, qui recule peut-être, comme l'horizon. Mais la terre est ronde et le mouvement de la progression reste acquis.

Le nom de certains créateurs compte deux fois: comme auteurs de leur oeuvre et comme figures exemplaires dans le domaine qu'ils ont choisi. Einstein est un modèle, même et surtout pour ceux qui n'entendent rien à la physique. Rimbaud est la pure idée du poète en action. De même Wittgenstein représente à merveille le héros philosophique par excellence: entre son premier livre écrit dans les tranchées et le dernier arraché à la mort, tout en lui est austère et tourné vers le savoir.

LE THEATRE.

Récemment le théâtre s'est avisé d'aller chercher en philosophie la densité qui lui manque souvent. La redécouverte de Lucrèce, les entretiens de Descartes et Pascal, les dialogues manéutiques de Diderot, les monologues à deux voix de Valéry, ont donné naissance, on le sait, à d'excellents spectacles. Mais chaque fois il s'agissait de textes clairs, lyriques, applicables au monde. S'intéresser à

Wittgenstein relève d'une tout autre logique. Ses écrits abstraits et serrés n'offrent guère de prises prosaïques. Il fallait ici théâtraliser l'inthéâtralisable par essence. *Wittgenstein Incorporated* est un coup d'audace incroyable.

Le spectacle ne prend pas appui sur les écrits philosophiques eux-mêmes, mais sur un scénario qui s'en était inspiré. Un scénario, c'est une structure kamikaze, sacrifiée à l'avance. Ça sert à se fondre en images, à disparaître sans laisser de traces. Mais un scénario, c'est aussi un système de notations conventionnel: décor sonore, mouvement de caméra, focalisation topographique, conversations, lumière, tout y est indiqué. Ces indications n'ont qu'une valeur technique, sans grand intérêt littéraire. N'empêche qu'il s'agit d'un texte. Que les mots, le sens, les nuances, ont une réalité personnelle. *Wittgenstein Incorporated* utilise cet ensemble écrit. Non comme une partition, mais comme une parole à plusieurs niveaux.

La qualité humaine d'une approche théâtrale, une certaine façon attentive et presque passionnelle d'aborder un sujet en douceur, pour l'amplifier ensuite et le porter au grand jour, est une chose assez rare. Quand de plus il s'agit de montrer un philosophe authentique et racé, non pas dans sa vie anecdotique, mais au coeur même de son drame, cette manière est la seule admissible, et la seule qui soit vraie. Elle a le mérite supplémentaire de renouer avec deux grandes découvertes shakespeariennes, dont on avait oublié qu'elles étaient si montrables: la beauté de la quête, l'héroïsme de la pensée.

Daniel Simon.

Pour l'ironie, la qualité littéraire, la verve caustique de Thomas Bernhard, lire aussi Le neuveu de Wittgenstein aux éditions Gallimard.

CE QU'EN DIT
LA PRESSE

PIETER T'JONCK
DE STANDAARD, 11/2/89

Lorsque Johan Leysen entre en scène. On croit qu'il va jouer la manière dont Ludwig Wittgenstein donnait cours, en d'autres termes, qu'il va tenter de faire croire que c'est Wittgenstein qui parle. Mais c'est précisément ce qui ne se passe pas et c'est ce qui rend ce monologue si palpitant: on est suspendu aux lèvres de Leysen comme à celles d'un bon conteur.

RENE SOLIS
LIBERATION, 12/12/90

L'acteur Johan Leysen, seul en scène avec une scénographie minimale - une chaise, un fauteuil - dit tout à la fois les mots de Wittgenstein, ceux des différents intervenants et les commentaires indiquant comment et dans quelles circonstances ils sont prononcés. En cassant ainsi avec la production linéaire du discours, l'acteur parvient à donner aux spectateurs la sensation d'une pensée réellement en construction, où la réflexion est inséparable du milieu physique où elle s'exerce. Une pensée qui ne se perd jamais en route mais dont le fil passe par la fenêtre, le vol d'une mouche, le regard d'un collègue. Une pensée où la flânerie est la condition de l'exigence."

Épures

« Il n'y a rien de plus beau qu'un acteur dans un espace vide. Et c'est ce que je cherche : un être humain nu dans une situation essentielle. Écrire sur l'essence des choses. Ce sont de grandes questions, la vie, la mort, les souvenirs, le temps (1) ». Paradoxalement le commentaire de Lars Norén à propos de sa pièce *Pur* et de sa propre mise scène au Vieux-Colombier entre en résonance avec Wittgenstein incorporated de Peter Verburgt par Jan Ritsema, actuellement présenté au Théâtre de la Cité internationale.

MONIQUE LE ROUX

LARS NORÉN

PUR

Mise en scène de Lars Norén
Théâtre du Vieux-Colombier
jusqu'au 17 mai

PETER VERBURGT

WITTGENSTEIN INCORPORATED

Mise en scène de Jan Ritsema
Théâtre de la Cité internationale
jusqu'au 30 mai

Il y a plus de vingt ans Jean-Louis Jacopin a introduit Lars Norén en France avec sa mise en scène de *La Force de tuer*. Ces dernières années Jean-Louis Martinelli a beaucoup contribué, au Théâtre Nanterre-Amandiers qu'il dirige, à l'audience de l'écrivain suédois. Il a ainsi ouvert cette saison avec *À la mémoire d'Anna Politkovskaïa*, consacré plus à un monde en décomposition qu'à la journaliste assassinée : exemple de « pièces de société », écrites en alternance avec les « pièces intimes », comme *Pur*. À cette dernière œuvre fait écho le *Journal intime d'un auteur* (2), quatrième des cinq chapitres d'un texte de plus de mille cinq cents pages, traduit par Camilla Bouchet et Amélie Wendling, publié pendant la programmation du spectacle au Vieux-Colombier.

Ce choix éditorial, qui surprend de prime abord, se comprend à la lecture. Il a privilégié la période d'environ une année, de l'été 2003 à l'été 2004, où Lars Norén a monté pour la première fois une de ses pièces en français, *Guerre*, répétée et représentée au Théâtre Nanterre-Amandiers (3), après sa création à Vidy-Lausanne, et où il vivait une relation amoureuse intense, perturbée, avec une actrice norvégienne. Il permet de découvrir dans sa singularité le travail avec des interprètes étrangers, tel qu'il a pu se reproduire avec les Comédiens-Français distribués dans *Pur*. Il laisse aussi pressentir l'impossibilité de la vie en couple pour un homme possédé par le besoin de solitude, hanté par la dépression et la difficulté d'écrire. Selon Lars Norén, dans *Pur*, « il y a une histoire derrière chaque réplique », par exemple le vêtement de sa compagne, perdu pendant les répétitions de *Guerre* à Nanterre, évoqué dans le *Journal* : « Je n'ai pas arrêté de penser à son beau manteau noir russe, celui que l'une des trois sœurs auraient porté si un jour elle était partie

à Moscou. J'ai pensé à sa manière de l'enlever quand on s'était assis sur l'herbe derrière le théâtre de Nanterre, sous un soleil de plomb, et comment elle l'avait posé à côté d'elle. On se tenait par la main et on s'embrassait. Le soir, on a découvert que le manteau avait disparu. On ne l'a toujours pas retrouvé ailleurs. Je sais que j'y repenserai souvent à l'avenir. »

À partir de l'intention première de « décrire l'existence en termes quasi comportementalistes » à un rythme quotidien, l'entreprise du diariste devient véritablement *Journal intime d'un auteur*, gagne en intériorité quant à l'interrogation sur l'amour, accompagne le travail de l'écriture et du plateau. Ces deux étapes semblent indissociables, quand l'élaboration de *Guerre* s'achève au fil des répétitions, que des « scènes de transition » ne sont conçues que pour nourrir l'imaginaire des comédiens, vouées à la disparition dans le souci constant d'épurer le texte et sa représentation : « Rayer, couper, brûler, éteindre, enlever, évacuer, enterrer, oublier, se souvenir sans se rappeler. » *Pur* semble suivre le même cheminement, puisque la pièce, traduite par Katrin Ahlgren, est publiée par L'Arche, non à la création, mais l'été prochain : aboutissement d'une expérience intime antérieure et réécriture inspirée par les interprètes (4).

Deux couples de générations différentes font connaissance dans un appartement vide que les plus âgés vont quitter et les plus jeunes à leur suite habiter. Les uns se séparent et les autres commencent leur vie commune dans l'attente de leur premier enfant. Tantôt ils semblent se côtoyer sans se voir, tantôt ils tentent de partager un espace trop lentement libéré ou prématurément investi selon leur rapport au temps, nostalgie du passé ou hâte des commencements. Peut-être se renvoient-ils, comme en un miroir, le souvenir de leur jeunesse, la préfiguration de leur âge mûr, ne forment-ils à certains moments qu'un seul et même couple à des époques différentes. Les disputes des amoureux apparaissent alors comme les prémices de la mésentente finale, le refus de tout échange par la femme lors de la séparation comme la confirmation des premiers rejets du partenaire. Rien dans la liste des personnages : la femme (Catherine Sauval), l'homme (Christian Cloarec), elle (Françoise Gillard), il (Alexandre Pavloff) ne vient préciser des identités singulières. Ainsi est préservée la volonté manifeste de faire se rencontrer des temps de vie séparés, d'effacer l'écart des années.

Lars Norén metteur en scène, lui, attribue

à la jeune femme un sac rouge flambant neuf, le même considéré lors du déménagement comme irréparable, voué au rebut, et les dépose tous deux au pied d'une chaise. Mais ni les vêtements (costumes de Ann Bonander-Looft), ni les rares accessoires : carton, miroir, escabeau, tableau, photographie encadrée, ne constituent d'indices temporels. La vaste pièce nue, au sol recouvert de parquet, fermée par deux hautes portes-fenêtres, éclairée d'une luminosité estivale ou d'une lueur blafarde (décor et lumières de Gilles Taschet) semble répondre à l'aspiration de l'écrivain dans son *Journal* : « Je veux entrer dans les chambres que je vois en moi et qui ressemblent à des tableaux d'Hammershoy. Je pense à ses tableaux tous les jours, je pense à leur lumière. Ses derniers tableaux, des chambres vides, m'ont ouvert des portes. Ils montrent la mort, sans qu'aucun objet ou aucune remarque ne la désigne. » Cette pièce correspond manifestement pour lui à « l'espace vide » où projeter fantômes et fantasmes (vidéo de Pierre Nouvel), où faire entendre dans une tension sourde, une musicalité retenue, une réserve presque rigide, l'épure d'un dialogue quotidien réduit à l'essentiel, jusqu'à ce que la musique de Schubert résonne, que les couples très lentement commencent à danser.

Pur était en cours d'achèvement pendant les répétitions ; *Wittgenstein incorporated* date d'une vingtaine d'années, mais aurait pu être créé aujourd'hui. L'« acteur dans un espace vide », l'« être humain nu dans une situation essentielle » est le grand comédien flamand Johan Leysen, familier des scènes françaises. L'« espace vide » se délimite sur le plateau de la Resserre à la Cité internationale, au sol par un tapis de chanvre et sur le mur du fond par un tableau noir, en réalité vert. La « situation essentielle » réside dans une réflexion sur la croyance religieuse par le philosophe autrichien, à partir d'interrogations sur la survie dans un au-delà, le Jugement dernier, l'idée de la disparition, à partir de la phrase : « Je penserai à vous après ma mort, si toutefois cela est possible. » L'auteur du texte, Peter Verburgt, a repris trois leçons données à Cambridge, publiées grâce à des notes d'étudiants (5). Il a imaginé le récit d'un auditeur, d'un membre du petit cercle privilégié, d'un témoin de la lutte avec les idées par la parole. Ainsi Johan Leysen n'incarne pas Wittgenstein et en même temps il met son corps en jeu. Il montre la pensée en mouvement, les quelques déplacements, les appuis du geste, les pauses dans un grand fauteuil côté cour, là où il se retire en coulisses à la fin de chaque leçon. Il réussit la prouesse d'interpréter deux heures durant cette rareté sur un plateau, l'activité intellectuelle, et par son travail d'épure, il se situe aux antipodes de la traditionnelle performance solitaire, plutôt dans le registre de la performance au sens du théâtre post-dramatique. 1

1. Programme de *Pur* au Vieux-Colombier.

2. Lars Norén, *Journal intime d'un auteur*, L'Arche, 2009.

3. *Q. L.* du 15 décembre 2003.

4. Lars Norén, *Pur*, L'Arche, 2009.

5. Ludwig Wittgenstein, *Leçons et conversations*, Gallimard, 1971 ; *Idées*/Gallimard, 1982.

Critique

Envoyer cet article à un(e) ami(e) par e-mail Imprimer cet article

Envoyez cet article à un de vos amis

De

Vos nom et prénom

Votre adresse e-mail

A

Nom et prénom de votre ami(e)

Adresse e-mail

Message

Wittgenstein Inc. Théâtre Garonne

(Ré) incorporation philosophique

Publié le 25 mars 2010

Séquence philosophique au théâtre Garonne avec Wittgenstein Incorporated... C'est un spectacle en trois parties, en trois leçons philosophiques. Un spectacle cosmopolite aussi, par les origines variées qu'il rassemble, créé il y a vingt ans et rejoué aujourd'hui. Un spectacle à trois voix, pour faire entendre celle du philosophe. Ecrit par le néerlandais Peter Verbrugt, mis en scène par le flamand Jan Ritsema et interprété par un autre flamand aux multiples casquettes, le comédien/acteur de cinéma/danseur Johan Leysen.

Trois cours de Ludwig Wittgenstein, philosophe autrichien naturalisé britannique, composent le spectacle. Wittgenstein interroge la croyance et à travers elle, la religion et la mort. Il interroge aussi le langage, par une question essentielle qui pourrait paraître absurde : que dit-on quand on dit quelque chose ?

"La connaissance ne fait rien à l'affaire"

La scène est presque aussi épurée que les propos de Wittgenstein sont complexes. Un fauteuil et un plancher arrêté par un mobilier confortent le spectateur dans l'idée que l'on est dans un salon. Johan Leysen immerge directement les spectateurs dans le vif du sujet : la croyance au jugement dernier comme une règle de vie, avec toutes ses conséquences ; l'existence non vérifiable de dieu – premier mot qu'on ait appris au philosophe – la nécessité ou pas de la foi à être énoncée, pour ne citer que quelques uns des propos philosophiques exposés.

Johan Leysen incarne Wittgenstein à la fois de l'intérieur et de l'extérieur : il est le philosophe à l'œuvre, cet homme en train de penser, de chercher, de tenter de résoudre ses questionnements et d'ordonner sa pensée ; mais il est aussi le narrateur omniscient qui parle de Wittgenstein, de ses faits et gestes, de l'ambiance qui règne dans le salon, du bruit du ventilateur, de ses échanges avec Russell, Grant, Léonard, Douglas ou Moore, lequel commet toujours l'erreur de répondre à l'affirmation "on ne peut savoir cela" par "je sais". Deux heures et demi de spectacle révèlent que finalement, Wittgenstein voulait entre autre attirer notre attention "sur la technique d'emploi des mots" et que somme toute, il n'a "encore rien dit".

Le langage sculpté

La grande réussite de ce spectacle, qui pourrait se contenter d'être difficile d'accès ou simplement hermétique, réside dans la qualité du jeu de Johan Leysen, comédien unique. Quand d'autres pourraient dire le texte, pour le moins ardu, de manière presque irrecevable, l'acteur flamand porte les propos du philosophe avec virtuosité. Les questionnements qui l'animent ne demeurent pas abstraits ou conceptuels, mais deviennent au contraire captivants. Il sculpte le langage par ses gestes et ses postures dans des mouvements quasi chorégraphiques – ce qui est peu surprenant lorsque l'on sait qu'il est aussi danseur.

L'assistance, qui reste en lumière pendant toute la durée de la représentation, est plongée au cœur des pensées, questions et tentatives de réponses de Wittgenstein, et Johan Leysen s'adresse à elle de manière frontale et directe, consciencieuse, obstinée, passionnée même. Le comédien livre au public le texte avec un naturel déconcertant et l'on ne peut que saluer, en plus de sa remarquable prestation, sa maîtrise impeccable de la langue française malgré cet accent flamand qui ajoute au charme de son énonciation et au plaisir que prend la salle à l'écouter. ||

Mélinée Benamou

Théâtre Wittgenstein Inc. De Peter Verburgt, d'après Ludwig Wittgenstein.

Mise en scène : Jan Ritsema.

Dramaturgie : Marianne Van Kerkhoven.

Décor et lumières : Herman Sorgeloos. Interprété par Johan Leysen